

### CHAPITRE III

LA DANSE DES MAGICIENNES. — IDYLLE SALUTAIRE.  
UNE CURE EN MUSIQUE.

#### I

Quand les soldats mis en déroute furent en retraite, les vainqueurs s'occupèrent de relever les morts et de secourir les blessés, sans distinction de religion.

Parmi les dragons blessés se trouvait un jeune officier assez mal en point. Il avait été frappé d'une balle à l'épaule, d'un coup de hache à la tête, et se trouvait atteint d'une fracture des côtes.

Le comte de Bralles, apprenant sa qualité, ordonna qu'il fût porté chez lui en litière et qu'on le fit reposer et soigner dans une chambre de son château.

« Monsieur, dit-il à l'officier, dans le langage un peu précieux d'alors, vous serez mon hôte et non mon prisonnier. Excusez-nous de vous avoir si maltraité ; mais vous nous avez attaqués comme on attaque des loups, nous nous sommes défendus comme tels.

— Comte, répondit le blessé sur le même ton et de l'air dégagé d'un homme couché sur un lit de roses,

j'aurais mauvaise grâce à récriminer contre les rustres qui m'ont arrangé de la sorte, puisqu'ils étaient commandés par vous. A charge de revanche : je me nomme le baron de Lucel. »

Malgré sa jolie impertinence et son sang-froid affecté, le cornette baron de Lucel était, au fond, assez étonné de la manière dont il était traité, car il s'attendait, assez justement, à l'être de tout autre façon.

Il n'était pas au bout de ses étonnements, comme on va le voir.

A peine était-il couché sur le brancard confectionné à la hâte pour le transporter, qu'il vit venir à cheval, comme se préparant à l'escorter, une jeune fille qui, brusquement, s'arrêta devant lui pour donner des ordres.

Instinctivement, un regard rapide, mais profond, s'échangea entre les deux jeunes gens, qui se dévisagèrent.

Leur mutuel examen ne dura qu'une seconde, car tout à coup la jeune fille, qui avait subitement rougi, éperonna nerveusement son cheval et, d'un bond, se porta en avant. Mais, si courte qu'eût été l'entrevue, l'image de l'écuyère devait rester profondément gravée dans les yeux de l'officier.

Ne suffit-il pas d'un clair de lumière pour fixer, avec ses moindres détails, une image sur une plaque photographique ?

De Lucel avait tressailli, mais n'avait pas eu le temps d'analyser l'émoi soudain qui se produisit en lui, car la fièvre l'agitait et le faisait délirer...



\*  
\* \*

Quand il commença à reprendre ses sens, il se vit porté en litière dans un site escarpé, décoré de grottes de granit, à l'intérieur desquelles pendaient des stalactites.

C'étaient les *clapas des Magiciennes*, les mystérieuses retraites où les fées du pays, disait-on, tenaient leurs conciliabules et menaient leurs sabbats, avant de danser de nuit sur les rocs de la montagne, où les chèvres elles-mêmes n'osaient s'aventurer.

Des cascades bruissaient tout à l'entour, et la vue s'étendait sur une immense forêt de hêtres, qui était celle de Mercoire.

Le soleil, déjà bien bas au départ du village, avait disparu au ras de l'horizon : une ombre douce noyait et confondait toutes choses.

« A boire ! » demanda Lucel.

Puis il retomba sur son brancard, plus fiévreux que jamais, tandis que ses porteurs, qui s'étaient arrêtés un instant pour satisfaire à son désir, s'engageaient dans un chemin creux très sombre.

Alors, sous l'arc d'argent de la lune, dans le ciel que piquaient de leurs faibles clartés quelques rares étoiles, le jeune cornette blessé, en proie à un délire violent, vit passer des êtres fantastiques. Sur les rocs pointus où n'osaient s'aventurer les chèvres, il vit danser les *Magiciennes*, vêtues de robes couleur de feu...

Ces sorcières étaient jolies, et leurs costumes somp-

tueux. Elles dansaient une danse étrange et sans ordre apparent, mais les grelots de leurs rires sonores, qui partaient en fusées, sonnaient le rythme qu'elles suivaient en sautant d'un pied sur l'autre. Elles évoluaient sans effort apparent, dans l'air qu'elles traversaient en agitant comme des ailes les plis de leurs robes immenses aux reflets d'or rouge. Elles semblaient ainsi d'énormes libellules et de gigantesques papillons... Quand elles reposaient à terre sur un pied seulement, toutes prêtes à se lancer de nouveau, elles enrôlaient autour d'elles leurs voiles en corolles et semblaient des fleurs; puis elles se mêlaient en des bandes capricieuses, tordaient leurs échines souples, sautaient encore et finalement s'évanouissaient dans la nue...

De Lucel se crut devenu fou. Heureusement il avait seulement la fièvre... une fièvre épuisante qui triompha bientôt de ses forces et le plongea pour plusieurs heures dans une espèce de léthargie.

\*  
\* \*

Quand il reprit, plus tard, entière possession de lui-même, il se trouva couché dans une des chambres du château du seigneur comte de Bralles...

Seul, assis à son chevet, un serviteur à barbe blanche lisait la Bible à la lueur d'une veilleuse.

Les blessures du jeune officier avaient été merveilleusement pansées; il se sentait beaucoup mieux, et tous les incidents de la journée lui revenaient très nets.

Pour entrer en conversation avec son garde-malade, qui semblait impassible, il demanda l'heure.



« Il est minuit, » répondit laconiquement le serviteur.

De Lucel réfléchit un instant ; puis, s'appuyant sur un coude pour montrer qu'il voulait causer :

« Le seigneur de Bralles repose en ce moment ? » interrogea-t-il.

N'ayant obtenu qu'une brève réponse, négative, de Lucel insista, demandant ce que pouvait faire, à cette heure avancée de la nuit, celui qui le recevait si noblement chez lui.

« Monseigneur n'est pas ici, dit son interlocuteur, se décidant enfin à parler. Il est dans la montagne et reviendra demain à l'aube. Que Dieu le garde ! — Reposez-vous, monsieur le baron, dormez, dormez paisiblement, je vous veille. »

Et il reprit sa lecture.

« Mais qui donc m'a pansé ? demanda Lucel en touchant les linges blancs qui entouraient sa tête.

— Une noble demoiselle, » répondit le vieux serviteur tout bas, sans fermer son livre.

A ce moment, une association d'idées multiples se fit dans le cerveau surexcité de l'officier blessé. Immédiatement, il songea à l'écuyère qui s'était arrêtée près de son brancard ; puis, ses souvenirs se coordonnant, se précisant, il se rappela la blanche silhouette d'une jeune fille qui, au début de l'attaque de la grange, s'était montrée debout sur une brèche, un pistolet fumant à la main. Ce fut un trait de lumière.

« Elle ! » dit-il précipitamment, en posant sa main fébrile sur le bras du vieux domestique, qui s'approchait de lui.

Mais à cet instant de Lucel se réveilla avec un grand bâillement, qu'il réprima immédiatement en apercevant la jeune fille dans sa chambre.

« Vous, mademoiselle ! s'exclama-t-il, l'air aussi étonné qu'heureux de sa présence.

— Je suis la nièce du comte de Bralles, lui répondit simplement Roberte, en esquissant une révérence. Avez-vous bien dormi, monsieur ?

— Fort bien, mademoiselle, » remercia Lucel.

Puis, après une pause :

« Dans ce pays de magiciennes, ajouta-t-il, j'ai rencontré une fée qui m'a sauvé, et je vous rends grâce en même temps que je vous adresse les hommages dus à votre beauté. Votre magie est merveilleuse, douce et bienfaisante. »

Roberte sourit et, mettant fin à ses compliments, lui demanda de reporter toute sa reconnaissance sur son oncle ; puis elle lui parla de Dieu, lui disant que celui-ci l'avait châtié pour avoir tenté de commettre contre des malheureux un crime que sa toute-puissance avait heureusement empêché.

Elle termina en lui disant qu'elle reviendrait le voir dans quelques heures avec son oncle, qu'elle attendait.

Quand elle sortit de la chambre, l'officier, qui l'avait écoutée respectueusement, mais l'esprit sans doute à toutes autres pensées, lui envoya d'un grand geste enthousiaste un baiser derrière le dos.

Faites donc de la morale aux jeunes gens !



\*  
\* \*

Le comte de Bralles étant de retour de son expédition nocturne, qui avait heureusement réussi, Roberte ne manqua pas à sa promesse. Elle revint avec son oncle.

Et, pendant quinze jours, la jeune fille et son oncle prodiguèrent des soins dévoués à leur hôte.

De Lucel, d'un caractère franc et loyal, avait, comme on dit, le cœur sur la main. Entre lui et M. de Bralles les confidences ne tardèrent pas à s'échanger.

M. de Bralles, évoquant les souvenirs lointains de sa jeunesse, se rappela qu'il avait connu sous Louis XIII le père du baron, comme il servait aux pages en même temps que lui.

De Lucel, logé au château de Bralles comme en la demeure paternelle, se trouva heureux. Le vieillard protestant et le jeune homme catholique devinrent amis.

L'officier et la fée sentirent naître en eux un sentiment très doux.

Quand Roberte était avec son oncle auprès de son malade, celui-ci ne sentait plus la souffrance des blessures qui le retenaient au lit.

Les charmes de la fée opéraient des miracles; sa vue mettait des roses aux joues pâlies du blessé; sa voix, que le soir elle accompagnait de la harpe, faisait tomber la fièvre et donnait à l'officier des nuits paisibles avec le bercement de rêves très doux.

Un malade qui dort bien est un malade sauvé; c'est

pourquoi la guérison du cornette faisait de grands progrès... Grâce aux baumes et grâce aux charmes de la fée, cette guérison s'acheva tout d'un coup... miraculeusement.

Un matin... un très beau matin, car l'on était au mois de mai, le ciel était d'une pureté merveilleuse et le soleil éblouissant, de Lucel fut réveillé par Roberte, qui jouait sur un clavecin dans une pièce voisine.

La jeune fille interprétait avec talent l'opéra de Lulli, *Thésée*, qui jouissait alors d'une vogue considérable.

Voluptueusement étendu dans son lit, le convalescent écouta le duo des *Bergères*, dont les paroles semblaient traduire merveilleusement, en cette matinée de printemps, les charmes paisibles du château de Bralles, perdu dans les montagnes cévenoles.

Devant les fenêtres de la chambre qu'habitait l'officier, une cascade d'argent étincelait et jetait ses eaux dans les prairies qu'ondulait la masse des petites brebis maigres, couvertes de la laine soyeuse des moutons du Larzac. Dans les grands hêtres, les pinsons égrenaient leurs trilles les plus gais.

Roberte chantait :

Ces lieux tranquilles  
Sont les asiles  
Des doux plaisirs  
Et des heureux loisirs.  
La terre est belle ;  
La fleur nouvelle  
Rit aux zéphirs.



De Lucel se tâta la tête, se palpa les côtes, et, ne sentant plus aucune douleur :

« Mais je ne suis plus malade, » dit-il.

Et, incontinent, tout joyeux, il se leva et s'habilla pour aller annoncer sa complète guérison à sa bonne fée, car c'était elle qui l'avait sauvé, il n'en doutait pas.

Quand il entra dans l'appartement où elle avait chanté, il ne trouva plus personne devant le clavecin resté ouvert. La fée s'était malicieusement sauvée à son approche.

Alors, par une fenêtre ouverte, il huma à pleins poumons les effluves du printemps et s'emplit les yeux du spectacle toujours réconfortant du renouveau; puis il revint près du clavecin. Un vieil air tendre et joyeux lui revint en mémoire...

S'accompagnant d'une main sur l'instrument ouvert devant lui, de Lucel, après un court prélude, chanta d'une voix triomphante une vieille chanson qui datait de Louis XIII<sup>1</sup> :

Ah! que l'amour est gai  
Au joli,  
Au joli mois de mai.

Aime-moi, bergère, et je t'aimerai.  
Ne sois pas légère, je ne le serai,  
Ah! etc.

Ne sois pas légère, je ne le serai;  
Mon cœur et ma vie je te donnerai.  
Ah! etc.

Mon cœur et ma vie je te donnerai,  
Jamais d'autre aimé je ne servirai.  
Ah! etc.



Roberte chantait.



« Eh! bravo! nt tout à coup le comte de Bralles derrière le dos du chanteur. Je comptais voir un malade, et je trouve un pinson chantant joyeux sur le bord de sa cage grande ouverte.

— Grâce à M<sup>lle</sup> Roberte, répliqua de Lucel, j'ai fait *une cure en musique*; il fallait bien que je la termine par un chant d'allégresse!

— Cure merveilleuse, baron, repartit le comte; la mine est superbe, l'œil vif, et la voix claire. »

Puis, avec un éclair dans les yeux :

« Ah! ces dragons! je les retrouve tels que je les ai connus, — toujours pareils, toujours joyeux et rudes soldats; quand on les coupe en morceaux, ils se recollent et se ressoudent comme autrefois l'animal mythologique dont ils portent le nom! Vive Dieu! vous êtes guéri, baron! »

## CHAPITRE IV

LES MARGUERITES. — FAIS-TOI BELLE. — LE FESTIN DE BALTHASAR.

### I

LES MARGUERITES

Dès le lendemain du jour où s'était opérée sa guérison miraculeuse, de Lucel annonça au comte de Bralles son prochain départ.

Il n'avait aucune raison de manquer à son régiment plus longtemps et devait le rejoindre!

Cependant le devoir, en cette occasion, avait semblé pénible à l'officier.

C'était avec une pointe d'émotion contenue, en regardant Roberte effeuiller négligemment une marguerite des prés, dont elle faisait un bouquet, qu'il avait dit à son hôte :

« Je partirai ce soir, mon cher comte. »

Puis, dans le vase où Roberte venait de mettre la gerbe de ses fleurs printanières, il en avait pris une, et, d'un geste qu'il s'était efforcé de rendre machinal